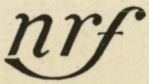
PIERRE GASCAR

LES MEUBLES

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES MEUBLES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PIERRE GASCAR

LES MEUBLES

roman

GALLIMARD

4e édition

Extrait de la publication

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à treize exemplaires sur vélin pur fil Navarre, dont dix numérotés de I *à X et trois, hors commerce, marqués de* A *à* C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1949.

Extrait de la publication

— Voici la chambre. C'est une des plus grandes... dit la vieille Hardouin en poussant une porte vitrée.

C'était une pièce rectangulaire dont un plafond un peu bas aidait à surestimer la longueur. Des meubles sans âge, parmi lesquels, seuls, les fauteuils recouverts de velours râpé portaient les marques d'une usure qui, ailleurs, n'avait pas encore montré les dents, y avaient été déposés.

En dépit de leur apparente vétusté, ils avaient un air de nouveaux venus, un air étrangement « monolithique », bien qu'ils fussent, de la façon la plus naturelle du monde, poussés contre les murs. D'ailleurs, un peu plus tard, lorsque nous les déplaçâmes, ils ne révélèrent pas à l'endroit de la tapisserie ou du plancher qu'ils avaient caché jusqu'alors, cette zone plus pâle et plus fraîche, cette nudité douloureuse que découvre le lierre arra-

ché, la borne déterrée : cet aubier du monde invisible.

Ce jour-là, cependant, nous n'étions pas encore sensibles à l'absence de secrets qui faisait de cette chambre située au bout du vaste appartement de la vieille Hardouin une dépendance livrée à la clarté du jour, à ce qui était, comme elle, transitoire et, par définition, démuni : « Telle la vie de ce couple... » devait penser la vieille.

Pour la première fois, depuis la fin de la guerre, nous était offerte une installation plus réelle et plus durable que celle que nous avions connue, ces temps derniers, dans les chambres d'hôtel et qui empruntait ses aspects aux voyages interrompus, aux amours clandestines, à l'exil...

Désormais, nous allions être préservés de la froide pauvreté des baraquements, des hôtels, du climat de fait divers qui y règne, des contacts impurs qui s'y multiplient, depuis le baiser ébréché du verre à dents anonyme jusqu'à la grosse patte de la « Police des garnis » qui, le matin, lorsque vous dormez encore, court sur votre fiche comme une araignée sur le visage d'un mort.

Et si notre emménagement chez la vieille

Extrait de la publication

Hardouin ne constituait, en fait, qu'une prise de possession illusoire, il n'en était pas moins, à mes yeux, une véritable rentrée dans la vie. Ceci devait aller fort loin...

Pour le moment, nous étions, Mathilde et moi, livrés à l'étourdissement du miracle. Tout au long de cette extraordinaire journée, les innombrables bibelots, les tentures roides, les statuettes de bronze, les poufs, les meubles enfin, comme tapis dans le maquis d'une description balzacienne, ne révélèrent pas leurs particularités. A peine leur présence.

Nous étions installés depuis vingt-quatre heures déjà dans le vaste logis où la vieille Hardouin nous donnait asile que nous n'aurions su dire quelle était la forme des pièces (la nôtre exceptée) ou le dessin des tapisseries tant l'opaque couleur du dépaysement ou son excessive transparence se substituait encore à la réalité. Vaguement devinée, la géométrie des lieux nous déconcertait, surtout, après notre long séjour dans des espaces découverts ou après cette impression d'emmurement que nous avions ensuite éprouvée en vivant longtemps dans une unique chambre.

Portes multiples, souvent dédoublées, corridors, recoins, cabinets, alcôves, tout ce que la

Extrait de la publication

science d'un architecte de l'autre siècle avait su tirer d'une surface solidement délimitée et assez vaste arrivait à composer, ici, un domaine aux itinéraires secrets, plein de retraites, de solitudes ignorées, une sinueuse fourmilière où, avec ses pattes d'insecte, se déplaçait le mystère casanier.

Certes, ce dédale, cet univers d'une souterraine complication prenait jour par d'innombrables fenêtres. Mais, percées tantôt sur la rue noire, tantôt sur des cours étroites, plus vieilles que la ville, elles éclairaient et aéraient de façon insuffisante le « refuge ».

Ce mot qui devait bientôt désigner dans le langage familier de ses occupants l'appartement de la vieille Hardouin n'avait pas encore été prononcé lorsque, Mathilde et moi, nous prîmes possession de notre chambre meublée. Il n'en était pas moins présent dans notre esprit et notre empressement à nous établir dans ces lieux, aussi bien que l'air attendri de la vieille nous livrant passage sur le seuil de la chambre, le proclamaient éloquemment.

— Oui, c'est certainement la plus grande de toutes les chambres... avait répété la vieille avant de tirer sur elle la porte que des vitres opaques garnissaient à demi.

Son pas s'éloignait dans le couloir. Nous restions immobiles au milieu de la pièce, soudain terriblement seuls. Seuls, je le sentais pour la première fois, comme un couple. C'est alors que je marchai vers une des deux portes-fenêtres où le vent de l'après-midi jetait, par instants, une poignée de pluie. Arrivé sur l'étroit balcon, j'alignai machinalement du regard toute la façade, à la hauteur de ce cinquième étage. La ressemblance me frappa. J'appelai Mathilde :

— Tu ne peux pas t'imaginer, lui dis-je avec fougue, à cette hauteur, l'immeuble est exactement semblable à celui que nous occupions, mes parents et moi. Tiens, à une moulure près. Tu vois cette espèce de corniche ? lui expliquai-je.

Elle s'était avancée nonchalamment et regardait le ciel chargé de nuées.

— En bas, ils ont installé des boutiques qui masquent la maison, continuai-je, soucieux de justifier mon émotion. Mais, ici, à cette hauteur, oh, c'est frappant ! Une grande partie de la rue avait dû être construite par le même architecte. D'ailleurs, tout à l'heure, en entrant dans l'appartement, j'ai éprouvé une impression de « déjà vu ». Je parierais que tout est

distribué comme chez mes parents ! m'écriai-je en faisant volte-face vers l'intérieur de la chambre où la nuit gagnait, et prêt à m'élancer dans le vaste logis inconnu.

— Où était-elle située, à peu près, votre maison ? me demanda enfin Mathilde avec une complaisance un peu lasse.

— Attends... lui répondis-je.

Je me penchai sur la mince balustrade noircie du balcon. Le bras étendu, cherchant d'invisibles repères, je désignai alors le désert.

A cette époque-là, tout alentour, les ruines vieillissaient. Depuis six mois, peu à peu, nous avions vu changer la couleur de notre désastre.

Ce n'était déjà plus, sous la lumière des deux étés ardents qui terminèrent la guerre, cette blanche moraine des villes entièrement détruites où l'on aperçoit, de loin, une femme noire cheminant dans l'éblouissante solitude de sa survie. Délitées par les pluies, les pierres des maisons renversées s'étaient enfoncées dans la terre nourrie de gravats et le vent balançait, contre des tiges de fer où s'écaillait la rouille, des herbes sans nom pleines de petites graines grises.

Extrait de la publication

Tout s'était assombri, pacifié, et ce qu'il restait de la ville trouvait, à mi-chemin d'une inhumation définitive, le relief familier des vieilles épaves échouées dans la vase d'un port. Les baraques construites au lendemain de la destruction avaient perdu leur odeur de résine; les chemins inventés au hasard des combats et naguère festonnés par les chenilles des chars n'avaient plus leur éclat de routes africaines avec, au bout, dénudées, les perspectives de l'urgence.

Il avait fallu s'installer dans la grisaille, lire les écriteaux indicateurs nouvellement plantés, se repérer, chaque matin, sur cette espèce de gare gothique qu'était maintenant la cathédrale décapitée, aveuglée, privée de ses vitraux, de sa dentelle. Ou bien encore, il avait fallu bénir cet amas de pierres jaunes, un peu à gauche, préservées miraculeusement de la patine, qui vous guidaient dans le désert et qui, de surcroît, depuis quelques jours, se veloutaient d'un peu de mousse.

Au fond de cette plaine bruyante, encombrée et vaguement semblable à des docks, les trains avaient recommencé de courir, visibles de partout, désormais, comme l'était le moindre camion chargé de terre, le moindre nuage,

le moindre passant réunis dans le même dépouillement, alignés sur le même horizon blafard comme des allégories ou comme des cibles.

La population était revenue et s'entassait dans les maisons à demi détruites qui entouraient la noire cathédrale édentée. On couchait dans des couloirs; on tendait des bâches à rayures dans l'encadrement des fenêtres privées de leurs meneaux; on se disputait âprement pour un « oui » pour un « non » le long des escaliers où couraient les lézardes.

D'autres habitants s'étaient réfugiés dans les caves surmontées de décombres et poussaient dans les soupiraux, lorsque vous passiez, leurs blancs visages de boulangers avant de retourner à leur fournil d'ombre. D'autres encore (ils étaient si nombreux) avaient trouvé asile dans deux tristes hôtels intacts proches du chemin de fer. C'est dans l'un de ceux-ci qu'entre deux périodes dans des camps d'hébergement nous avions passé, Mathilde et moi, notre nuit de noces.

Caves, couloirs, baraquements, anciens garages offraient ainsi mille possibilités d'installations précaires, d'existences de fortune, de saluts improvisés. Mais tous les habitants, aussi

Extrait de la publication

diversement qu'ils fussent possesseurs de ce titre, se retrouvaient réunis dans la même convoitise.

Pendant les moments de repos, quand le bruit des marteaux-piqueurs des équipes de déblaiement et le bruit des querelles avaient cessé, qu'ils fussent couchés contre un évier de cuisine au demeurant privé d'eau, dans une ancienne cave à charbon ou dans la froide buanderie de l'hôtel de la Croix, tous les habitants rêvaient aux maisons de la rue Haute.

Là, rien n'avait bougé. Les immeubles s'élevaient intacts, groupés maintenant comme un gros bastion au bord du vaste désert cahotique qui avait absorbé la maison occupée par mes parents et, derrière elle, les neuf dixièmes de la ville.

Dans cette rue, la seule qui subsistât, la guerre n'avait apporté, par moment, qu'une turbulence soudaine de l'air qui fait tomber un carreau, secoue la porte à la façon d'un forcené et ne voilà-t-il pas que la petite tasse rose se casse toute seule, un peu comme se rompit, un après-midi d'hiver, il y a dix ans, l'anévrisme du vieux parent qui vous la laissa !

— Tenez, monsieur Julien, j'en ai gardé les

Extrait de la publication

morceaux, me disait plus tard la vieille Hardouin, c'est terrible, ce pauvre Charles, vous l'avez bien connu, n'est-ce pas ? Je le vois encore buvant son café dans cette tasse...

Tout autour, c'était le désert. La vieille Hardouin aurait pu, en se penchant, le voir de ses fenêtres. En soupçonnait-elle l'étendue ? Oui, elle n'était tout de même pas à ce point insensible qu'elle ne pût penser qu'au loin la cassure avait dû être fort profonde, fort large pour parvenir, à l'extrême limite de son prolongement capillaire, jusqu'au centre de cette maison calfeutrée, jusqu'au cœur de cette vie séculaire.

— On m'a dit que c'était une grosse bombe. Croyez-vous ? Cela a des effets aussi curieux que la foudre. Oui, répétait-elle, séduite par sa comparaison, c'est un peu comme la foudre.

Sans doute n'avait-elle jamais vu tomber la foudre. On l'enviait à cause de cette immunité, à cause de cet étrange privilège qui lui valait de n'avoir perçu du concert de la guerre que le chant aigu et tremblant d'une fêlure.

Depuis plusieurs années elle n'était pas sortie, l'âge alourdissant ses jambes et justifiant, dans une certaine mesure, cette claustration.

Elle fuyait aussi le spectacle de « toute cette misère » dont sa femme de ménage lui rebattait les oreilles et dont elle niait obstinément l'existence.

Faiblissant parfois, elle limitait ses concessions en exaltant les principes d'une morale maladroitement empruntée à la « science chrétienne ».

— Mon Dieu, admettons que ce quartier dont vous ne cessez pas de parler soit rasé, disait-elle à la vieille femme coiffée d'un torchon qu'elle harcelait, elle-même, de questions pendant les nettoyages. Moi, je veux bien, si ça peut vous faire plaisir, et bien que vous employiez les grands mots avec votre inconséquence habituelle. Bon, bon, admettons-le! tranchait-elle devant le geste découragé de sa servante, et alors ? vous croyez peut-être que c'est en parlant sans cesse de tous ces maux que le monde en sera débarrassé. Ces maux vous les couvez, vous les entretenez dans votre cœur ! Vous n'avez aucune foi, ma fille, vous me pardonnerez de vous le dire tout cru. Oui, vous haussez les épaules. Vous n'êtes pas habituée à ce langage. Je crois que je perds mon temps. En attendant, pour que vous ne perdiez pas le vôtre, vous allez sortir et m'ache-

Extrait de la publication

ter de la laine grise — deux écheveaux d'une livre — au *Bon Pasteur.*

— Mais, madame, répondait la femme prête à pleurer d'énervement, il n'y a plus de *Bon Pasteur,* le magasin a brûlé, il y a deux ans...

La vieille Hardouin serrait ses poings osseux, fermait les yeux : « Brûlé ! brûlé ! » marmonnait-elle comme si, de mémoire d'homme, jamais le feu ne s'était attaqué à une maison.

— Ah ! si seulement je pouvais marcher ! soupirait-elle enfin, en filant à grands pas vers sa cuisine.

Instruit du parti pris qui faisait vivre ainsi la vieille dans ce prodigieux aveuglement, je ne m'attardai pas à expliquer les vraies raisons de ma démarche lorsque, venu régler quelques comptes dont j'avais appris incidemment l'existence, je sollicitai notre hébergement dans la maison de la rue Haute.

Avant la guerre, j'avais peu connu Mme Hardouin, vague cousine de ma mère, bien qu'elle habitât à quelques pas de notre maison. A mon retour, au lendemain du désastre, il était naturel que je ne me souvinsse pas de ce mince visage surmonté de cheveux blancs aperçu, dix

Extrait de la publication

JANVIER-JUIN 1949

ROMANS, RÉCITS, CONTES & NOUVELLES

R. et M. ALAIN-PEYREFITTE
Les Roseaux froissés

MARC BERNARD
La Cendre

GUILLAUME APOLLINAIRE
La Femme assise
(Nouvelle édition)

JEAN BLOCH-MICHEL
Le Témoin

ROLAND CAILLEUX
Une Lecture

RENÉ-JEAN CLOT
Fantômes au Soleil

ANDRÉ DHOTEL
Ce Lieu déshérité

GUY DUMUR
Les Petites Filles modèles

PIERRE FRÉDÉRIX
On ne vit qu'une fois

PAUL GADENNE
La Rue profonde

ROMAIN GARY
Le Grand Vestiaire

JEAN-MARC LAMBERT
La Grande Marche

ARMAND LUNEL
Les Amandes d'Aix

JEAN MECKERT
La Ville de Plomb

JACQUES PERRET
Objets perdus

MAURICE SACHS
La Chasse à Courre

JULIEN SEGNAIRE
N'y être pour rien

GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN
Le Roman de la Rose
mis en français moderne par André Mary

COLLECTION « *MÉTAMORPHOSES* »

MARCEL BISIAUX
Les Pas contés

MICHEL COURNOT
Martinique
(Prix Fénéon)

NOEL DEVAULX
Compère, vous mentez !...

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES
Dans les Années sordides

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

HENRI BOSCO
Sylvius
(Édition originale)
avec un frontispice original gravé sur bois en deux couleurs par Galanis

MARCEL JOUHANDEAU
Don Juan
(Édition originale)
avec un frontispice original, lithographie en couleurs, par J.-C. Imbert

PAUL LÉAUTAUD
Madame Cantili
suivi de Mademoiselle Barbette *et de* Ménagerie intime
illustré de onze lithographies originales en couleurs par Colette Duhamel

MARCEL PROUST
A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs
le premier volume illustré de 25 gravures originales à l'eau-forte par J.-E. Laboureur
le deuxième volume illustré de 25 gravures originales à l'eau-forte par Jacques Boullaire

Extrait de la publication